Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 30

Artikel: Un oeuf
Autor: Musy, L.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224695

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

criâvè assebin :... *il a sonné troiss !* Lo dié de Rollo sè peinsâ: Ce bàyi quin bougro mè contrefâ per lé ? et cé dè Mordze sè desâi : Quinna poéson est-te que sè fo dè mè ? — Cé dè Rollo criè onco :... *il a sonné troiss !* et cé dè Mordze fasâi assebin ein mémo teimps :... *il a sonné troiss !* — Adon mè dou compagnons, furieux, se metton à tracî l'on contrè l'autro, lâo dordon à la man, et ma fâi gâ dè dévant ; et po s'épouâirî fasont zonna su lo pavâ la freppa et lo pequiet qu'étiont âo bet dâi bâtons.

— Porquiè mè déssuvi-vo, démandà cé de Mordze ?

— Dè quié vo mécliâ-vo ein crieint lè z'hâorès, fé cé dè Rollo ?

. . . . . .

Vo laisso peinsâ lo resto ; boeilâvon ti dou ein on iadzo ; lè gros mots arrevon et le coups dè triqua après ; finisson pè s'eimpougni et pè sè rebedoulâ ein faseint on détertein dâo diabllio. Lè vesins sè reveillon épouâiris, traçon frou dâo lhî et s'attroupon vâi lè dou dié sein savâi cein que cein volliâvè à derè. On eut gaillâ dè mau po lè separâ, kâ lèi tapâvant dru. Lo dié dè Rollo étâi tot ébâyî que nion ne tegnâi son parti et dè cein que ne cognessâi pas on âma, et ye fut onco bin plie motset quand sè ve eimpougnî pè le gâpions et traînâ âo pousto, iô à la fin dâi fin l'ont pu s'espliquâ et iô l'appre que l'ètâi venu à Mordze sein lo savâi. Firon la pé à la pinta dézo lè z'arcadès et lâi restiron tant qu'âo dzo, iô cé dè Rollo sè reintornè pè lo bateau, tot penâo et sein sè bragâ dè sa pararda.

C. C. Dénéréaz.

Le « truc » de Madame. — Madame. — Mon ami, j'ai quelques emplettes à faire. Ne pourrais-tu pas me donner deux cents francs ?

Monsieur. — Deux cents francs ? Mais je ne les ai pas sur moi, ma chérie. (Il ouvre son portefeuille et en tire un billet de cent francs). Tiens voici toute ma fortune.

Madame (prenant le billet d'un air résigné). — Tant pis et merci tout de même. Je vais tâcher de « faire assez ».

Monsieur. — C'est cela, ma petite... (A part lui): Avec les femmes, il importe de compter. Leur accorder la moitié de ce qu'elles demandent, telle est ma règle, à moi.

Madame (à part elle). — Les hommes lésinent tellement que si on ne leur demandait pas deux fois plus qu'il ne faut, on n'aurait jamais son dû.

DE L'EAU FAÇON

JUSQU'A présent on a soigné la coqueluche en faisant porter à l'enfant qui en était atteint des vêtements chauds, en lui faisant prendre des tisanes de fleurs pectorales, en lui prescrivant des bains chauds, par cent autres procédés d'ailleurs aussi inefficaces l'un que l'autre. La coqueluche est une maladie tyrannique et arbitraire, qui se déclare quand il lui plaît et qui s'en va de même. Or, on vient de lui trouver un remède peu banal, mais qui donne, si nous en croyons les médecins spécialistes, des résultats stupéfiants. Une fillette de deux ans souffrait depuis plusieurs mois d'une coqueluche scélérate et les efforts de différents médecins n'étaient pas arrivés à modifier son état. En désespoir de cause, il fut décidé que l'on ferait effectuer à l'enfant, en avion, un vol pour la conduire à un éminent spécialiste. Pendant une heure, l'avion resta suspendu à une très haute altitude ; il évolua dans une zone de près de 3000 mètres; quand il atterrit, l'enfant était guérie complètement. Le remède est coûteux, mais il fournit une indication précieuse. Le résultat eût été peut-être le même si l'enfant avait été placée dans tout autre appareil où elle eût prouvé une grande joie ou une grande peur : dans l'avion d'un manège forain, sur les chevaux de bois, ou dans la benne de la grue métallique de la Tour Bel-Air-Métropole. En médecine, il n'y a que la foi qui sauve. Une Lausannoise obéissant aux anciennes théories qui voulaient que le vin fût un breuvage dangereux et néfaste, avait pris l'habitude de ne boire que des eaux minérales et elle se fût crue condamnée à mort si elle eût été obligée de s'en passer. Etant allée prendre quelques jours de vacances à la campagne, elle se présenta le soir de son arrivée chez le pharmacien et demanda de l'eau d'Arkina. En l'absence de son patron, l'élève qui le remplaçait fit quelques recherches et répondit : « Il ne nous en reste plus, madame ». La cliente dit: « Donnez-moi alors de l'eau d'Henniez». Le commis simula de nouvelles recherches et déclara : « Nous n'avons pas de chance, j'ai vendu la dernière bouteille d'eau d'Henniez tout à l'heure ». « Alors, demanda notre Lausannoise découragée, donnez-moi une bouteille d'eau similaire ; j'ai la migraine et l'eau minérale me la fait passer ». Le commis, cette fois, ne se donna pas la peine de chercher, il emplit une bouteille avec de l'eau du robinet et colla dessus une étiquette où il écrivit à la main : « Eau similaire ».

Le lendemain, notre Lausannoise commanda douze bouteilles de cette eau qu'elle avait trouvée excellente et souveraine contre la migraine.

UN ŒUF

VOILA la patronne qui apporte les dix heures, dit Amélie qui finissait d'attacher sa souche et regardait par-dessus les vignes voisines, dans la direction du sentier.

Clémence, sa compagne, finit d'attacher les deux sarments qu'elle tenait serrés contre l'échalas, du bout de l'ongle coupa une vrille, et rogna un sarment qui dépassait l'alignement... Après quoi, elle aussi leva la tête.

— Oui, dit-elle.

La patronne, Mme Duboux, était là. Elle posa son panier ainsi que le bidon de thé à l'ombre du pêcher.

— Venez, dit-elle, c'est l'heure, je suis même un petit peu en retard, à cause d'une poule qu'il m'a fallu soigner.

— Ça ne vous empêche pas d'apporter des œufs, remarqua Amélie.

— Oui, ça nous changera de toujours manger du fromage, je les ai cuits huit minutes pour qu'ils soient faciles à manger.

— Oh, vous les cuisez toujours juste à point... Mais pourquoi n'en mettez-vous jamais point pour vous ?

— Est-ce qu'ils vous pèsent sur l'estomac ? demanda Clémence.

— Non, je ne peux pas me plaindre de mon estomac, je digère tout bien.

— Alors, vous devriez en manger un de temps en temps, ça ne se connaîtrait pas sur votre marché, et puis, quand on est mort, qu'est-ce qu'on en a de plus, d'avoir tant économisé ?

— Eh, ce n'est pas ça, mon té non.

Etonnées, les deux journalières regardèrent leur patronne qui avait eu un ton singulier en disant cela.

— Alors quoi ? dites-nous voir pourquoi vous ne mangez jamais point d'œufs.

Mme Duboux hésita, resta silencieuse une minute, sembla hésiter, et dit enfin :

— Après tout, pourquoi est-ce que je ne le dirais pas ? il y a assez longtemps que cette histoire me pèse, si je la dis à quelqu'un, ça me soulagera un peu, et puis d'ailleurs, ce n'est pas juste qu'on me croie une brave femme quand j'ai ça sur la conscience...

— Que oui, dit Amélie, on peut bien avoir quelque chose sur la conscience et être quand même une brave femme.

— Ecoutez, continua Mme Duboux, vous vous rappelez que ma mère, avant d'avoir son attaque, a été comme ça patraque pendant quelque temps... Des fois, elle se levait, des fois pas, des fois elle mangeait, des fois pas... Des fois, elle prenait une goutte de soupe, des fois une tasse de café avec un biscuit, des fois aussi un lait de poule, mais c'était rare, les œufs, elle ne les aimait pas tant. Mme Duboux s'arrêta. Elle regardait, devant elle, la terre noire et rugueuse sur laquelle courait en toute hâte, un chatoyant carabe doré... Les deux femmes sans dire un mot, attendaient.

— Un soir, continua Mme Duboux, un vendredi soir, je m'en souviendrai toute ma vie, elle semblait mieux. Elle me dit: « Je mangerais bien quelque chose ».

— Quoi, maman ? qu'aimerais-tu ?... La cousine Julia a apporté des biscuits qui ont l'air bien bons, en veux-tu un avec une goutte de café ?

Mais non, ce n'était pas ça qu'elle voulait, elle avait envie de ravigotant.

— Si tu me donnais un œuf dur avec une miette de salade ? qu'elle me dit. Je n'avais rien à faire qu'à vite lui aller cuire un œuf, n'est-ce pas?... Mais voilà... C'était là juste un peu avant Noël, au moment où les poules ne faisaient presque point d'œufs, et j'en avais promis une douzaine à Mme Kuffer, du magasin de chaussures. Mais jusqu'à trois heures, j'avais cru que je n'aurais pas ma douzaine. Enfin, à trois heures, j'avais entendu chanter une poule, et en allant voir, j'avais trouvé le douzième œuf. J'étais bien contente, parce que Mme Kuffer était une bonne pratique qui me prenait souvent ce que je n'avais pas vendu, et c'était aussi que j'avais peur de la mécontenter, parce qu'elle était comme ça assez ombrageuse... Voilà que j'essaie de me trouver des excuses, mais il n'y en a point pour ce que j'ai fait...

Quand ma mère m'a dit ça, donc, qu'elle voulait un œuf dur avec de la salade, elle a bien dû voir tout de suite que ça ne me plaisait pas, parce que je suis restée une minute sans répondre, et voilà que c'est elle qui a tout de suite dit: (vous savez comme ma mère avait toujours peur de demander trop et de gêner les autres) qui a tout de suite dit : « Oh non, après tout, je n'y tiens pas tant, à cet œuf, donne-moi autre chose, ça ne me fait rien quoi... »

— Moi, n'est-ce pas... ah, pourquoi est-ce que je ne l'ai pas fait ?... J'aurais dû me mettre à rire et lui dire: « Ma pauvre maman, je t'en cuirai douze si tu veux... » Ah, si seulement je lui avais dis ça, si seulement !... Mais au lieu de ça, voilà que je me mets à réfléchir comme Mme Kuffer est pointilleuse et que ce serait bien ennuyeux de lui dire que je n'avais que onze œufs et que peut-être elle me ferait rabattre plus que ce n'était nécessaire... Oui, j'ai pensé à ça devant ma mère malade, j'ai été avare à ce point. Ça fait que j'ai bafouillé je ne sais pas quoi à ma pauvre mère, que le lendemain elle aurait un œuf tout frais, et que pour ce soir, je lui ferais une bonne petite vinaigrette... Mais, c'est le lendemain qu'elle a eu son attaque et elle n'a plus rien mangé jusqu'à son dernier soupir...

Mme Duboux regardait toujours à ses pieds, les deux autres femmes regardaient au loin, sans voir. Clémence, qui avait aussi perdu sa mère, ne disait rien, Amélie essayait de faire croire à Mme Duboux qui n'écoutait pas, qu'il ne fallait pas qu'elle prenne la chose ainsi, qu'elle n'avait pas grand'chose à se reprocher. Clémence enfin, poussa un léger soupir, ramassa les coquilles d'œufs éparses sur la terre noire, et se leva.

— Il nous faut y aller, dit-elle.

L. Musy.

Quiproquo. — Deux Français voyagent en Espagne et ni l'un ni l'autre ne sait un traître mot d'espagnol. Un jour, ils entrent dans un restaurant à Madrid et veulent manger un bifteck. Ils essaient de se faire comprendre par tous les signes possibles, mais hélas ! le garçon n'y démêle pas grand'chose. Dans son désespoir, l'un d'eux saisit un crayon, dessine tant bien que mal une vache, marque en dessous « 2 » et le remet au garçon. Celui-ci l'emporte souriant.

— Enfin, dit le Français à son compagnon, ça a été laborieux ! Maintenant au moins, il nous a compris.

Et ils attendent patiemment une dizaine de minutes. Tout à coup, le garçon réapparaît en leur apportant deux billets d'entrée aux courses de taureaux.

MADAME LAMPEIGNE

LAMPEIGNE, en rentrant de son bureau, a trouvé sa maison en désordre. Le dîner n'était pas encore en train ; pour qu'il fût prêt à l'heure, Mme Lampeigne a dû activer le feu de telle façon que tous les plats furent brûlés sans être cuits.

Lampeigne exhale sa mauvaise humeur en véhéments reproches, et sa femme lui fournit bien-